Caillou

- Je m'appelle pas *Imbécile* et je m'appelle pas *Gros lard*.

Dans la grange rafistolée, un grand et gros jeune soldat aux joues rouges se tient debout devant une table formée d'une porte en bois posée sur deux tréteaux. Il est crotté jusqu'aux genoux et sa capote ruisselle. Assis de l'autre côté, le lieutenant lève à peine le nez du cahier dans lequel il continue à écrire.

- Le gros lard imbécile, il va commencer par m'appeler mon lieutenant, et il va me dire son nom.

- Soldat Ponthier Eugène, mon lieutenant. On m'a dit de venir ici, mon lieutenant. Faites excuses, mon lieutenant, je m'appelle pas *Imbécile* et je m'appelle pas *Gros lard*, mon lieutenant.

- Il répète ça encore une fois, le gros lard, et je le mets aux arrêts. Qu'est-ce qu'il sait faire ?

- Je sais faire la cuisine, je sais conduire un tracteur, je sais tirer au fusil. Je sais lire et je sais écrire, mais pas très vite, mon lieutenant.

- Ici, il est à l'ambulance médicale, le gros lard, il sera brancardier. Il va aller voir le caporal Briqué. Rompez.

Eugène Ponthier sort de la grange et se retrouve dans la coulée de boue qui serpente entre les bâtiments en ruine de ce village de l'Argonne. Un soldat lui montre où trouver la caporal dans l'un des nombreux trous qui ont été creusés dans la colline et aménagés en cellules individuelles.

Dans son terrier chichement meublé, le caporal est en train de fumer la pipe.

Le jeune soldat s'avance, mais reste sur le seuil, pour ne pas mouiller le sol.

- Je m'appelle pas *Imbécile* et je m'appelle pas *Gros lard*.

- Dis-moi plutôt comment tu t'appelles, mon gars ! Et entre donc, assieds toi sur ce billot.

- Soldat Ponthier Eugène, mon caporal. Le lieutenant m'a dit d'aller vous voir. Il a dit que je suis brancardier.

- Ouais, mon vieux. Brancardier. C'est les seuls qui travaillent vraiment ici, avec les médecins et les infirmiers. Les autres sont des pistonnés qui ont réussi à échapper au front. Tu es pistonné, toi ?

- Mon père m'a dit de faire la guerre.

- Actuellement, la section est en repos. Pendant la journée, on fait des corvées : creuser des tranchées, réparer des cabanes, charger et décharger des camions... Tu sauras faire ?

- J'ai pas peur du travail, mon caporal.

- On ne dit pas « mon caporal », soldat. On dit juste caporal. Dans trois jours, nous retournerons au front. Jour et nuit, nous irons sur les champs de bataille ramener des blessés. Beaucoup mourront en chemin,

d'autres à l'hôpital. Un blessé, c'est lourd à porter. Un mort, c'est encore plus lourd, mais il y a moins besoin de faire attention : il ne souffre plus. Tu vas en baver comme tu n'as pas idée.. Je fais ça depuis deux ans, depuis juillet 1915. Chouette boulot, non ?

- Je sais pas, caporal.

- Bon sang, sans vouloir te manquer de respect, soldat, tu ne m'as pas l'air très malin. Viens, je vais te présenter Ferdinand Petit. Personne ne veut travailler avec ce soldat, il est un peu bizarre. Peut-être que vous arriverez à vous supporter. C'est un artiste, paraît-il. Moi je n'aime pas ses dessins : il n'y a que des carrés et des ronds, je n'y comprends rien.

Ils sortent de la cellule et, sous la pluie fine et glacée, pataugent jusqu'à une cabane adossée à une boutique en ruine. Le caporal frappe deux coups à la porte et entre.

- Petit, je te présente Ponthier. Il vient d'arriver et je me suis dit que tu pourrais être son parrain et peut-être faire équipe.

- Je m'appelle pas *Imbécile* et je m'appelle pas *Gros lard*, précise Eugène.

Ferdinand Petit, un gaillard dégourdi à la tête de brute et aux moustaches soigneusement taillées, lance un regard interrogateur au caporal qui hausse les épaules.

- Tu te présentes toujours comme ça ? s'étonne Petit en s'adressant à la nouvelle recrue. Avec une telle entrée en matière, tu ne dois pas te faire beaucoup de copains ! Et encore moins de copines avec qui faire joujou... Eh, mais... Qu'est-ce qui t'arrive ?

Eugène s'est figé ; le regard fixe, le buste droit, on dirait une statue de cire. Le caporal en profite pour s'éclipser en faisant le geste de jeter quelque chose par-dessus son épaule.

- Bon, les gars, je vous laisse faire connaissance, lâche-t-il sans se retourner. On se retrouve à 6 heures pour le rata. Il y a du chou, ce soir.

Intrigué et amusé, Ferdinand prend un carnet et une mine de plomb, s'assoit sur un vieux fauteuil et commence à croquer le soldat immobile. Celui-ci finit par bouger. Il se rapproche de l'artiste et regarde l'esquisse.

- Tiens, tu n'es plus statufié ! Tant mieux. Qu'est-ce que tu en dis ?

- C'est moi ? C'est beau. On dirait un géant en armure, mais pas méchant.

- Oui, c'est toi, façon cubiste ! Installe toi, je finis ce dessin et, si la pluie s'arrête un instant, je t'emmène voir les autres pour faire les présentations.

Il reprend ses crayons.

- Ce n'est pas une armure, tu vois, c'est la façon dont je représente les formes et les volumes.

Quelques minutes plus tard, ils passent à la roulante où les cuistots préparent le repas du soir. Petit demande à Ponthier s'il a de l'argent et il commande cinq litres de vin à vingt sous le litre.

- Cinq francs tout rond. Tu comprends, il faut payer ton coup pour être bien vu des copains. On aura le picrate pour le repas, ce soir. Après, comme tu n'as pas encore de poux, tu pourras dormir dans mon atelier – c'est comme ça que j'appelle ma cabane. On verra une autre fois pour te trouver un endroit à toi. Le lendemain se passe en corvée diverses. Tous les deux font partie d'un groupe qui va sur Verdun, à quinze kilomètres, pour y amener des brouettes porte-brancard. Il pleut en continu, les chemins sont des torrents de boue, les chaussures et les vêtements imbibés pèsent lourd. S'il n'est pas malin, Ponthier épate tout le monde par son endurance et sa force physique. Cela n'empêche pas, lors de la pause repas, que l'un des soldats le traite de gros lard. Aussitôt, il se fige. Surpris par cette parade, le provocateur essaie de le faire réagir, insiste, mais la recrue reste aussi fixe qu'une statue. Ses yeux ne cillent pas. Les autres sont impressionnés et, même, mal à l'aise.

- Laisse-le tranquille !

- Oui, arrête avec ça.

Petit observe avec attention, mais ne dit rien. Il sait que son statut n'est pas bien meilleur que celui de son copain. Peintre reconnu à Paris, ici il est l'intello de service. Ses dessins ne plaisent pas, son discours exalté sur l'art n'intéresse personne, ses mots compliqués et son manque d'intérêt pour les plaisanteries grasses font qu'il passe pour un snob. Alors, pour être accepté, il paie souvent à boire et fait parfois l'écrivain public.

Deux jours après ils sont au front. Affectés à un poste de secours, Ponthier, Petit et deux autres brancardiers voient les vagues de soldats surgir des tranchées, couvrir quelques dizaines de mètre et se faire faucher par la mitraille. Très rapidement, ils sont appelés dans les tranchées, où des dizaines d'hommes blessés réclament des soins. Ceux qui peuvent marcher vont au poste par leurs propres moyens. Les autres sont transportés sur les brancards, le long des boyaux étroits où les mains des porteurs s'abîment contre les parois. En quelques heures, ce sont des dizaines de kilomètres qu'il faut parcourir ainsi.

Au-delà de la tranchée, on entend les lamentations des blessés qui n'ont pas pu regagner l'abri. Il est encore trop tôt pour aller les chercher : les brancardiers feraient de trop belles cibles. En attendant le soir, ils se reposent enfin, cassent la croûte, dorment à même le sol.

- Ton père, il fait quoi, dans la vie ? demande Ferdinand à Eugène.

- Il est très riche, il a des filatures.

- S'il est riche, il aurait pu s'arranger pour que tu n'aies pas au front ?

- C'est lui qui m'a dit de m'engager. Il dit qu'à la guerre, même un imbécile est utile.

- Il te traite d'imbécile !

- Mon père m'appelle toujours *Imbécile*. Il est fâché après moi parce que je suis pas intelligent et que je sais jamais les choses qu'il faut faire, et quand il faut les faire. Je me trompe tout le temps.
- La vache ! Et que dit ta mère ?
- Rien. Mon père dit que c'est de sa faute à elle, parce que dans sa famille à lui il y a pas d'imbéciles.
- C'est pour ça que tu dis toujours que tu ne t'appelles pas *Imbécile* !
- Non. Je dis « Je m'appelle pas *Imbécile* et je m'appelle pas *Gros lard* ». C'est toujours ce que je dis.
- Qui t'appelle Gros lard ? Ton père ?
- Non, c'est à l'école, les autres m'appelaient comme ça. Ils voulaient me faire pleurer.
- Tu pleurais ?
- Non. Je faisais le caillou.
- Comment fais-tu le caillou ?
- Je ne bouge plus. Je regarde loin, très loin, et puis je ne vois plus rien. Je n'entends plus rien. Je suis comme un caillou.
- Oui, je t'ai vu faire ça. C'est impressionnant.

Au crépuscule, les brancardiers sortent des tranchées et vont à la recherche des survivants. Il y a des cadavres partout, des corps démembrés. L'odeur est insoutenable. Parfois, ils croient voir un corps bouger... ce sont des rats qui en fouillent les entrailles. A quelques mètres des brancardiers allemands cherchent aussi les leurs. Chaque groupe fait mine de ne pas voir l'autre.

Un gémissement, un appel. Il faut repérer le soldat, se frayer un chemin jusqu'à lui en contournant les barbelés, les fondrières. Plus il fait sombre et moins c'est facile. Après avoir pansé sommairement le blessé, les brancardiers le hissent sur la civière ou sur leur dos et le ramènent aussi vite que possible, en essayant – toujours en vain - de ne pas le secouer. Quand la nuit est bien installée, l'autre difficulté est de retrouver son chemin dans le *no man's land* défoncé. Il est hors de question d'utiliser une lampe : la cible serait trop belle pour l'ennemi.

Au poste de secours, le blessé est allongé à côté des autres. Pendant que les porteurs retournent en chercher un autre, l'infirmier fait le tri et dispense les premiers soins en attendant que des ambulances arrivent. La plupart des blessés sont évacués au poste de division qui délivre des soins plus poussés et peut orienter les urgences en arrière du front, vers des lycées, des couvents ou des châteaux réquisitionnés et transformés en hôpitaux. Certains passeront plus tard par un centre de convalescence avant de revenir au front. D'autres partiront bien plus loin, vers des hôpitaux militaires. Ils ne connaîtront plus la guerre, mais seront peut-être infirmes à vie.

Après trois jours et deux nuits d'allées et venues incessantes, les soldats sont fourbus, fonctionnent en automates. Ils ont froid, faim et soif. L'odeur de mort et de chair en décomposition est étouffante. L'assaut est donné tous les jours et les pertes sont nombreuses.

Au soir du troisième jour, le premier brancardier qui sort de la tranchée est touché par une balle. Une observation avec l'épiscopé périscope montre un tireur allemand isolé, au sommet d'un arbre. Il est loin, trop loin pour ceux qui ont essayé de l'atteindre.

- Un tireur d'élite ! Il a des yeux de hibou, l'alboche !

- Oui, il nous tire comme des lapins.

- On a essayé de le descendre, mais à cette distance et avec aussi peu de lumière, c'est impossible de viser juste.

- Qu'est-ce qu'on fait ?

- On attend les ordres.

Eugène Ponthier, qui écoute la conversation, intervient.

- Je peux essayer de l'avoir. Il faudrait me prêter un fusil.

- Tu sais tirer, toi ?

- Oui. Je chasse à l'affût. Il faudrait me prêter un fusil.

- Petit, qu'est-ce que t'en penses ? On le laisse tirer ?

- Qu'est-ce que ça coûte d'essayer ?

- D'accord, vieux, je vais te passer mon fusil. C'est un Berthier 1907, un vrai bijou. Tu fais attention, le recul est très fort.

- D'accord.

Eugène prend l'arme, la manipule comme s'il avait fait ça toute sa vie. Il ouvre et referme la culasse, vérifie le chargeur, sourit. Il se met ensuite au périscope pour repérer le tireur. Après l'avoir bien regardé, il monte au parapet et se met en position de tir. Et là, il se fige.

Le temps passe. Une minute, deux minutes. Les soldats s'impatientent.

- Oh, mon gros, tu dors ?

Petit intervient.

- Laissez-le. Je crois qu'il sait ce qu'il fait.

Encore quelques minutes, les soldats se dispersent, lassés. Petit est au périscope. L'obscurité gagne, le tireur allemand est de moins en moins visible. Tout d'un coup, tout le monde sursaute : le Berthier vient de détonner. Eugène est resté immobile, encaissant sans broncher le puissant recul de l'arme.

Au périscope, Petit voit le soldat allemand s'affaïsser lentement avant de tomber de son perchoir.

- Chapeau, Eugène, tu lui as fait sa fête ! C'est bon les gars, la voie est libre !

Bientôt, les brancardiers sortent de la tranchée et traversent les trous d'obus à la recherche des blessés.

Une nouvelle longue nuit commence, à remuer des morceaux de cadavres, à ramper dans la boue, sous les barbelés, à se nourrir d'une boule de pain trouvée dans le barda d'un poilu mort depuis des heures.

Au petit matin, Petit et Ponthier sont loin de leur tranchée quand ils se font surprendre par la lueur du jour, jusque-là retardée par une épaisse couverture nuageuse.

Aussitôt, des obus tombent autour d'eux. L'un deux explose si près que Petit est projeté dans une fondrière à une dizaine de mètres. Quand Ponthier le rejoint, il le trouve sans connaissance.

- Ferdi ! Ferdi ! Dis-quelques chose ! T'es pas mort ? Parle !

Il le secoue doucement. Le blessé pousse un soupir.

Ponthier n'a pas le temps d'exprimer son soulagement : un coup de feu claque et une balle lui traverse l'épaule. Des fantassins allemands arrivent.

Le jeune homme se laisse glisser au fond du trou d'obus. Il cache Petit de son mieux en étalant sur lui sa capote et son large corps, tout en lui laissant juste de quoi respirer. Petit proteste, il étouffe.

- Chut, ils arrivent.

Puis, allongé sur le dos, les yeux grands ouverts, Eugène fait le caillou.

Bientôt les fantassins ennemis sont là. Ils donnent un coup de pied dans le soldat inerte et passent leur chemin.

Longtemps après, Petit finit par geindre. Il manque d'air. Ponthier bascule lentement sur le flanc. Les deux soldats restent immobiles. Il fait grand jour, inutile de prendre des risques.

- Eugène, on va rester là jusqu'au soir. Tu pourras tenir ?

- Oui. Tu sais, je ne voulais pas te faire mal, tout à l'heure. C'était pour que les allemands ne te voient pas.

- J'ai compris, Eugène. Tu as été formidable, tu m'as sauvé la vie. Tu es un vrai pote !

- Tu veux dire que je suis ton ami ?

- Oui, Eugène. Toi et moi nous sommes des amis.

- Tu sais Ferdi, tu es mon premier ami.

- Tu en auras d'autres. T'es un gars bien.

- J'en veux pas d'autre. Tu diras à mon père que tu es mon ami ?

- Oui, on ira le voir et je lui dirai qu'on fait la meilleure équipe de brancardier de tout le front. Et que tu m'as sauvé la vie.

- Promis, tu iras ?

- Promis, juré, craché.

A ce moment, Ponthier lève son grand et gros corps et se tourne vers les lignes ennemies.

- Reviens, ne fais pas l'idiot, tu vas te faire tuer !

- Je ne fais pas l'idiot, mon ami, je fais l'imbécile, répond le jeune homme en escaladant le trou d'obus.

Aussitôt qu'il en sort, des détonations retentissent. Des gerbes de terre volent autour de lui.

- Eugène, ne fais pas l'imbécile, crie Petit, effrayé.

- Si, Ferdi, mon ami, je fais l'imbécile. L'imbécile heureux.

Il fait encore deux pas et s'effondre, fauché par une rafale de mitrailleuse. A genoux, les yeux grands ouverts, il sourit, immobile, parmi les cailloux.